

RAISONS D'AGIR

La chronique d'Hugues Puel

UN HUMANISME CHRÉTIEN À REPENSER

Les raisons d'agir se déterminent dans un jeu entre les situations et les convictions (1). Dans l'action politique, le clivage essentiel est entre ceux pour qui la politique s'organise autour du conflit irréductible des intérêts entre amis et ennemis et ceux qui gardent l'horizon d'un bien commun possible, au-delà de la diversité des intérêts et même des conceptions du bien. Tout humanisme chrétien appartient à ce deuxième courant.

Tensions internes à l'humanisme chrétien

Les présupposés fondamentaux n'éclairent pas directement l'analyse des situations, comme le montre le vote négatif des Français au projet de Traité constitutionnel européen. L'humanisme chrétien ne peut pas décider de l'opposition entre les souverainistes et les partisans du légitimisme constitutionnel, fondé sur la démocratie et les droits de l'homme, et non sur une tradition nationale. La proposition selon laquelle le monde doit être organisé durablement sous forme d'association d'États-nations, qui était la vision gaullienne de la société internationale, diverge de la perspective d'Habermas du légitimisme constitutionnel, née de l'expérience originale de la construction européenne et de la situation de l'Allemagne post-nazie. L'humanisme chrétien ne tranche pas entre les deux, même si beaucoup d'humanistes chrétiens peuvent être favorables à cette dernière thèse.

De façon paradoxale, des fédéralistes européens inspirés par l'humanisme chrétien se sont partagés entre le vote « oui » et le vote « non », alors qu'on les attendait unanimement du côté du « oui ». J'ai proposé (2)

l'hypothèse suivante : si le vote « non » était inspiré par la critique de certaines orientations économiques et insuffisances sociales de l'Europe actuelle, cette critique était partagée par un certain nombre de chrétiens qui ont voté « oui » par soutien à la poursuite d'un projet européen pour ses nombreux aspects positifs sur le plan politique, notamment la paix et l'accueil de nouveaux pays ayant souffert des iniquités du partage du monde au traité de Yalta. Le « non » de ces humanistes chrétiens, statistiquement indéterminable, manifestait une aspiration forte à une autre Europe. De même que le mouvement alter-mondialiste pense qu'un autre monde est possible, des humanistes chrétiens ont justifié leur position en pensant qu'une autre Europe est possible. C'était introduire un élément d'eschatologie (3) dans la politique en comparant une amélioration limitée du fonctionnement collectif de l'organisation politique non pas à la situation précédente, mais à une espérance plus grande, notamment sur le plan social.

Cette affaire du « non » français au Traité constitutionnel européen révèle une tension interne à l'humanisme chrétien. Elle se retrouve dans un autre domaine, celui de la mondialisation et de la solidarité avec le tiers-monde. Deux ouvrages écrits par deux économistes grenoblois, qui ont tous les deux illustré les études sur le développement, me paraissent emblématiques de cette tension. Le premier, d'Henti Bartoli (4),

(1) *Economie & Humanisme*, n° 373 p. 74-77.

(2) Dans un article du quotidien *La Croix* du 11 août 2005.

(3) L'attente du Royaume de Dieu, en l'occurrence réalisé en partie dans l'avènement d'une société radicalement renouvelée.

(4) **H. Bartoli**, *L'économie, œuvre de l'homme, La foi, force de présence*, Paris, Economica, 2005, 181 p.

évoque le rôle du marxisme pour les chrétiens de sa génération, qui rappelait qu'il ne suffisait pas de supporter avec patience sa condition humaine, mais qu'il fallait l'affronter et la transformer. Après avoir évoqué le rôle de la foi et son impact à travers l'éthique, le politique et le droit, il dresse, à l'aide des indicateurs sociaux et économiques disponibles, un tableau fort sombre de la situation présente du monde. Il tente enfin de proposer un programme très volontariste de libération des travailleurs et de rencontre des cultures, qui offre une lumière d'espérance.

L'humanisme chrétien entre foi et culture

Tout autre est la démarche de Pierre Judet (5). Le titre de son ouvrage, *Le tiers monde n'est pas dans l'impasse !*, fait écho à celui du livre célèbre de Paul Bairoch, qui eut une grande influence chez les économistes du développement et les militants tiers-mondistes des années 1970 (6). À la différence de Bartoli, Judet ne fait aucune déclaration attestatoire de sa croyance ou de son incroyance, mais, à l'aide de nombreuses études de terrains et de recueil de données diversifiées, il constate que les impasses, prédites dans les années 1970, ne se sont pas vérifiées dans leur généralité. L'évolution démographique du Tiers monde a suivi le schéma occidental de la transition avec la baisse spectaculaire des taux de fécondité. Les technologies se diffusaient dans le monde entier et il y a de nouveaux pays industriels. La baisse des coûts des transports joue dans les deux sens et pas seulement en faveur de l'Occident. Ainsi tombent les trois principaux arguments de Bairoch. Mais il n'y a aucune tendance à l'idéalisation chez Judet. Pour lui, le développement n'est pas un long fleuve tranquille. Le processus est parfois chaotique et cruel. Rien n'est jamais acquis, mais il y a des histoires réussies de développement et, vus avec le recul des siècles, les progrès sont évidents. Voilà un humanisme au plus près des données criti-

quées, avec une vision précise du rôle de l'économie dans l'histoire humaine.

Je ne veux pas ici opposer artificiellement deux points de vue : on pourrait *a contrario* souligner des traits communs. Je veux seulement noter que la tension ainsi désignée plonge de façon profonde dans la théologie chrétienne elle-même et donc dans l'inspiration des raisons d'agir. L'accent peut être mis sur la libération promise par le Christ, qui intervient de façon décisive dans l'histoire humaine marquée par les catastrophes et maintient, en dépit de tout, une espérance dont l'accomplissement ne se réduit pas aux réalisations historiques. La seconde voit à l'œuvre un monde en devenir avec les jeux d'hommes créateurs, dont l'action peut être parfois mauvaise ou ambiguë, mais qui est généralement positive, et où l'humaniste, croyant ou pas, cherche à discerner la réalité humaine et le sens profond.

La célébration du quarantenaire d'un des textes les plus importants du Concile Vatican II, *l'Eglise dans le monde de ce temps* (7), a donné lieu à un colloque (8) dont l'intérêt médiatique a été largement éclipsé par l'agonie du pape polonais. Ce colloque a fait apparaître le fait suivant : s'adressant au monde entier et non aux seuls catholiques, le texte a joué son rôle dans le dialogue œcuménique et inter-religieux. Mais la plupart des communications s'attachèrent surtout à montrer les mises à jour nécessaires. Au-delà des échecs sociaux du développement, fortement dénoncés par le texte, la question de l'environnement n'avait pas encore fait l'objet

(5) Qui a accompagné le mouvement Economie et Humanisme pendant une bonne partie de sa vie.

(6) P. Judet, *Le tiers monde n'est pas dans l'impasse !* Paris, Editions Charles Léopold Mayer, 2005, 114 p. ; P. Bairoch, *Le tiers Monde dans l'impasse*, Paris Gallimard, 1971.

(7) *Gaudium et Spes (Joie et Espoir)*, en français), voté par les Pères conciliaires le 6 décembre 1965.

(8) À Rome les 16-17 mars 2005. Les communications existent principalement en anglais dans un volume ronéoté intitulé *The Call for Justice. The Legacy of Gaudium et Spes 40 years later*, 337 p.

d'une prise de conscience. D'autres ont tenté un approfondissement des concepts fondamentaux du texte : personne, bien commun, solidarité, responsabilité, efficacité, don, utilité, signes des temps. Certains intervenants ont confronté le texte conciliaire et la situation économique et sociale de certains pays (9), tandis que d'autres y cherchaient un éclairage sur des problèmes d'actualité (10). Le texte a été confronté à des pensées postérieures au Concile (11). Au total, ne s'est dégagée aucune construction cohérente d'un humanisme chrétien pour aujourd'hui.

L'apport du Concile Vatican II

Pourtant l'apport du texte conciliaire à l'humanisme chrétien est loin d'être négligeable. La thèse d'un jeune théologien, Philippe Bordeyne (12), le montre avec force. On a souvent dit que *L'Église dans le monde de ce temps* était excessivement optimiste et qu'il était marqué par l'ambiance des « Trente glorieuses ». La désignation du texte par ses deux premiers mots *Gaudium et Spes* (*Joie et Espoir*), pouvait soutenir une telle interprétation. La seule lecture de la phrase complète du début du texte permet d'en douter : « Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur » (13). Grâce à une analyse linguistique approfondie, Bordeyne montre que le concept d'angoisse est central et structurant dans le texte conciliaire, car il permet d'articuler les dimensions personnelles et sociales du sujet humain. La peur a un objet, l'angoisse n'en a pas. Elle est la caractéristique du sujet émancipé. L'optimisme n'a de sens que sur fond d'angoisse, et cette angoisse est l'expérience humaine qui abrite la question de l'avenir.

Une telle problématique de l'humanisme

chrétien le met à distance du stoïcisme (14), comme des références au droit naturel devenues incompréhensibles dans la modernité, comme le reconnaît le cardinal Ratzinger lui-même, dans sa réponse à Habermas (15). L'étude menée par Bordeyne montre la volonté des rédacteurs (16), de trouver un fondement universel à l'humanisme chrétien en s'appuyant sur les aspirations de l'homme à la paix et à la justice (17). Sur cette base, la révélation d'une vocation humaine ayant une dimension divine devenait possible. Cette problématique permettait un discernement moral tenant compte du contexte et non seulement des actes de l'individu. Elle dépassait aussi l'opposition entre foi et morale dans une vision plus théologique (18) de l'agir humain et conduisait à un optimisme de la foi n'excluant pas le tragique de l'existence.

Gaudium et Spes montre le passage, d'une Église qui surplombe le monde et apporte la solution, à une Église qui offre une parole de miséricorde et affirme une espérance. La trace de Lebreton est très apparente (19). Elle l'est aussi dans les idées de solidarité et de bien commun, ainsi que dans les appels à la participation, à la responsabilité et à la fraternité. En désignant l'angoisse comme point de départ de la condition humaine, les rédacteurs du texte

(9) Comme l'Irlande, le Canada, l'Europe de l'Est, la Zambie, le Pérou, les Philippines.

(10) La famille, l'entreprise, la paix, la santé publique, la spéculation financière, l'Islam radical.

(11) Celles de Paul Ricoeur, Bernard Lonergan, John Rawls, Amartya Sen, Alasdair MacIntyre.

(12) **P. Bordeyne**, *L'homme et son angoisse. La théologie morale de Gaudium et Spes*, Paris, Le Cerf, 2004, 415 p.

(13) *L'Église dans le monde de ce temps*, Paris, Éditions du Centurion, 1966, p. 26.

(14) Qui a joué un grand rôle dans la morale chrétienne traditionnelle.

(15) Traduit par la revue *Esprit*, juillet 2004.

(16) Pierre Haubtman en chef de file (recteur à l'époque de l'Université catholique de Paris), appuyé entre autres par le père Lebreton.

(17) Plutôt que sur un discours de la loi naturelle devenu inaudible.

(18) Qui prend en compte les relations entre Dieu et l'homme.

(19) Comme le note Bordeyne, à la p. 96.

conciliaire s'attachent à penser l'historicité de l'expérience morale. Ils en ressaisissent ainsi « les composantes à l'âge de la technique et de la mondialisation culturelle, en accordant une attention positive aux prises de conscience subjectives et collectives suscitées par les grands défis moraux, tout en mobilisant la puissance de renouvellement critique de la foi chrétienne » (p. 230).

Cette relecture approfondie du texte conciliaire apporte une contribution d'une étonnante actualité. Au moment où le sujet moderne émerge dans sa singularité, mais aussi dans sa fragilité, le concept d'angoisse apparaît tout à fait approprié. L'Église est amenée à comprendre l'angoisse autrement, non pas évidemment comme une angoisse pathologique, mais comme une angoisse existentielle qui ne serait plus « comme l'indice de la pertinence doctrinale du péché originel, mais comme un facteur anthropologique susceptible d'aider l'homme à se défaire des fausses certitudes qui l'empêchent d'accueillir un salut qui advient dans l'histoire » (p. 262). La conclusion qu'en tire le théologien est la suivante : « que l'Église se laisse publiquement reconnaître, jusque que dans les jugements moraux qu'elle porte sur le présent, comme sujet espérant et fragile ; cela implique que l'horizon d'espérance lutte sans cesse contre l'oubli du tragique » (p. 266). Bordeyne éclaire la tension évoquée plus haut, avec l'opposition entre les points de vue de Bartoli et de Judet sur la mondialisation et le développement, lorsqu'il écrit que *Gaudium et Spes* « n'opère pas de distinction méthodologique entre une parole de création relevant du domaine de l'autonomie des réalités terrestres et une parole de salut qui rendrait témoignage de la foi » (p. 288).

Entendu dans sa problématique profonde, *Gaudium et Spes* n'a pas à être actualisé, mais plutôt à être plus largement compris. Dans ce texte, en effet, il n'est pas question de doctrine sociale de l'Église. Celle-ci se trouve dissoute dans une anthropologie d'inspiration évangélique qui montre comment le chrétien partage avec tous ses contemporains les angoisses du monde moderne et s'efforce d'y faire face avec créativité, responsabilité et solidarité.

Reste l'immense travail de la vitalité intellectuelle et pratique d'un humanisme chrétien, qui doit apporter sa contribution avec sa foi et sa culture à un humanisme universel actuellement en recherche. Or la « décroyance » des communistes et de nombreux chrétiens est loin de laisser le ciel vide. Il se remplit à toute allure d'idoles diverses, religieuses ou séculières : sectes, voyances, techno-bureaucratie, marché... La société ne peut vivre sans rêves, ni sans croyances. Mais ceux-ci doivent être traversés par la rationalité d'une réflexion. Si elles renoncent à gérer seulement le sentiment religieux, mais se concentrent sur la tâche de critiquer les nouvelles idoles, les vieilles Églises chrétiennes, notamment la catholique, ont un rôle important à jouer dans la construction d'un avenir plus humain. Elles ont une expérience précieuse : ayant pris en charge dans le passé la transmission du message évangélique, elles se sont affrontées au cours des siècles à de multiples débats où la raison théologique et philosophique se sont épanouies (20).

Hugues Puel

(20) Thèse soutenue par **Jean-Claude Guillebaud** dans son dernier livre, *La force de conviction*, Paris, Le Seuil, 2005.